CHAPITRE IV.

Armure des Chevaliers.

Avant de suivre le nouveau chevalier aux milieu des hasards de la guerre, dans les tournois, les pas d'armes, les joutes ou à la recherche des aventures périlleuses, nous allons donner quelques explications sur la manière dont il était armé, soit pour se défendre, soit pour attaquer. Ces explications sont indispensables pour l'intelligence d'une grande partie de cet ouvrage, où l'on parle à chaque instant du nom et de l'emploi de ces armes.

§ I. *Armes défensives.*

En parlant des cérémonies qui avaient lieu à la réception des chevaliers, nous avons donné l'explication symbolique de quelques-unes de ces armes; mais il est utile d'en donner une description détaillée qui en fasse connaître la forme et l'usage, description d'autant plus nécessaire à l'intelligence de ce qui nous reste à dire sur la chevalerie, que la plupart de ces armes n'exis-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tent plus, ou qu'elles ont été considérablement modifiées.

Le heaume ou le casque. Ce casque était assez profond, il était de fer ou d'acier, il se rétrécissait en s'arrondissant par le haut, ayant presque la figure d'un cône; il avait une mentonnière dans laquelle entrait la visière quand elle était baissée, et au-dessous un hausse-col ou collet de fer qui descendait jusqu'au défaut des épaules; il était séparé du casque et s'y joignait par le moyen d'un collier de métal. La visière était faite de petites grilles; elle se baissait durant le combat, et se relevait en rentrant sous le front du casque; on ajoutait aussi au-dessus du heaume un cimier, ainsi nommé parce qu'il était à la cime du casque. Les rois portaient une couronne en cimier, et les chevaliers d'autres ornements.

L'armet ou bassinet. C'était un casque léger, sans visière et sans gorgerin; le chevalier le faisait porter dans les batailles, et le mettait sur sa tête lorsqu'il s'était retiré de la mêlée pour se reposer et reprendre haleine. Il différait du heaume par le poids, la forme et la visière qui était fixe dans le bassinet, tandis qu'elle était mobile dans le casque.

Le gaubisson. Le chevalier mettait par-dessus ses habits le gaubisson, espèce de pourpoint long, fait de taffetas ou de cuir contre-piqué, et bourré de laine, d'étoupes ou de crin, pour rompre l'effort de la lance, qui, bien qu'elle ne

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pénétrât pas la cuirasse, aurait meurtri le corps en enfonçant les mailles de fer dont la cuirasse était composée.

Le haubert ou cuirasse. C'était une cotte de mailles d'acier, très-serrée, qui couvrait le corps depuis la gorge jusqu'aux cuisses; on y ajouta ensuite des manches et des chausses de mailles; une plaque d'acier doublait le haubert sur la poitrine; un capuchon ou coiffe aussi de mailles, y tenait pour se couvrir la tête lorsque le chevalier ôtait son heaume; ce capuchon se renversait par derrière lorsqu'il avait son casque, parce que ce dernier lui couvrait parfaitement la tête, le visage et le derrière du cou; ces cottes de mailles se mettaient par-dessus le gaubisson. Dans la suite, à la place des cottes de mailles, on substitua la cuirasse, les cuissards, les brassards, et les gantelets, qui étaient totalement de fer, pour garantir entièrement le chevalier. Toutes les parties qui composaient chacune de ces pièces, étaient tellement jointes et clouées ensemble, qu'elles s'éloignaient et s'approchaient les unes des autres, en laissant au corps toute la liberté et la facilité de ses mouvements.

La cotte d'armes. Sur la cotte de mailles ou cuirasse, se mettait la cotte d'armes; elle avait la forme d'une dalmatique sans manches, et était chargée des écussons ou armoiries du chevalier; souvent elle était de drap d'or ou d'ar-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gent et ornée de fourrures de prix : sous la cotte d'armes, se mettait l'écharpe ou baudrier, ou la ceinture en cuir, ornée de clous dorés, à laquelle pendait l'épée du chevalier.

Tassettes. C'étaient des lames ou bandes de fer qui, tenant à la cuirasse, partaient de la ceinture et descendaient à moitié des cuisses.

Épaulières et genouillères. C'étaient aussi des pièces de fer, faites de manière à couvrir les épaules et les genoux, et à faciliter les mouvements du chevalier : elles étaient attachées les unes à la cuirasse, les autres aux cuissards.

L'écu ou bouclier. Ceux dont on se servait dans les combats, étaient de bois, couverts de cuir bouilli, de fer ou d'autres matières dures, capables de résister à la lance ; le mot d'écu vient du latin *scutum*, nom que les Romains donnaient à une espèce de bouclier allongé, recouvert de cuir, du mot grec σκυτος, qui signifie cuir. C'était sur l'écu que se peignaient toujours les armoiries, et c'est pour cela que l'on a donné ce nom aux pièces de monnaie qui représentaient l'écu de France.

Armure de l'écuyer. L'écuyer n'avait ni brassards, ni coiffe, ni chausse de mailles ; il portait seulement un gaubisson, un plastron d'acier, et un chapeau de fer ou bassinet.

Armure du cheval. Le cheval avait la tête exactement couverte par un chanfrein de fer, ou d'autre métal, ou de cuir bouilli ; on lui couvrait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

aussi le poitrail de lames de fer, et les flancs de cuir bouilli; on l'entourait ensuite d'un caparaçon de velours ou d'une autre étoffe, sur lequel était brodé l'écusson du chevalier. Les chevaux ainsi couverts étaient appelés chevaux bardés.

§ II. *Armes offensives.*

La lance. On employait pour les lances le bois le plus droit et le plus léger, comme le pin, le tilleul, le sycomore, le tremble et autres; les meilleures étaient de frêne; le haut de la lance était armé d'une pointe d'acier bien trempé, et garni d'un pennon ou banderolle, qui avait une queue longue et traînante.

L'écuyer n'avait point d'autre lance que celle de son maître; il ne lui était permis de se battre qu'avec l'écu et l'épée. On doit observer toutefois qu'il n'est ici question que de l'écuyer à la suite de son maître; car quand il était devenu poursuivant d'armes, il pouvait combattre avec la lance, être armé comme un chevalier, à l'exception des marques distinctives de ce dernier, tels que les éperons dorés, etc.

L'épée. Elle devait être large, forte et d'une bonne trempe, pour ne point se briser sur les casques et sur les cuirasses qui opposaient une grande résistance; elle n'était d'abord tranchante que d'un côté et courte. Dans la suite la forme des épées varia; elles furent très-longues, larges

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à proportion, et pointues. La poignée formait toujours la croix.

La miséricorde. On appelait ainsi une espèce de dague ou poignard que le chevalier portait à sa ceinture. On lui avait donné ce nom parce que, dans un combat corps à corps, ou lorsqu'il ne pouvait plus faire usage de sa lance ou de son épée à cause de leur longueur, le chevalier avait recours à cette arme pour contraindre l'ennemi qu'il avait terrassé et qu'il tenait renversé sous lui à demander miséricorde.

La hache d'armes. Le manche en était mince, le fer avait deux côtés, l'un semblable à celui des haches ordinaires, mais plus court; l'autre était une assez longue pointe de fer ou un croissant fort pointu par les deux bouts.

La masse ou massue. Cette arme fut aussi fréquemment employée; c'était un bâton, gros comme le bras d'un homme ordinaire, et long de deux pieds et demi; il y avait un gros anneau à l'un des bouts; on y attachait une chaîne ou fort cordon, pour empêcher que la masse n'échappât de la main; à l'autre bout étaient trois chaînes auxquelles pendait une boule; la massue était ronde par un bout et entièrement de fer.

Le mail ou maillet, et le marteau d'armes différaient en ce que le revers du maillet était carré ou un peu arrondi par les deux bouts, et que le marteau d'armes avait un côté carré et arrondi, et l'autre en pointe ou en tranchant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une autre sorte d'armes, mais dont les chevaliers se servaient rarement, se nommait *fauchon* ou *fauchard;* c'était une espèce de serpe tranchante des deux côtés, et à laquelle on adaptait un long manche.

Telles étaient les armes offensives et défensives des chevaliers; elles éprouvèrent des variations suivant les siècles, et furent totalement abandonnées quand on fit un usage général des armes à feu. Quelle devait être la force de ces guerriers pour pouvoir passer des journées entières couverts de ces armes, et supporter toutes les fatigues des voyages et des combats! et en même temps quelle souplesse, quelle agilité, pour s'élancer à cheval ou sauter de cheval à terre sans mettre le pied à l'étrier; enfin, quelle adresse ne fallait-il pas, au milieu de tout cet attirail si lourd et si embarrassant pour manier avec dextérité la lance, l'épée ou la hache d'armes, et savoir attaquer et se défendre avec un égal succès! On conçoit combien devait être long et pénible l'apprentissage d'un pareil métier, et qu'il était nécessaire de s'y exercer dès l'enfance.

C'était, comme nous l'avons dit, sur l'écu ou bouclier que l'on représentait les signes de noblesse des chevaliers; quelques autres pièces de l'armure entraient aussi dans l'ensemble de l'écusson, et c'est probablement là l'origine du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mot *armoiries*, ou simplement *armes*, dont on se sert pour désigner les signes héraldiques ou de blason, qui vont faire l'objet du chapitre suivant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf